

Article du 18 septembre 2008

Arles envoyé spécial

Arles vendredi. Il fait frisquet, le public est maigre, la lumière tombe vite : l'été se décompose sous la tour sarrasine. Les toros de la Palmosilla aussi. Ils sont bien foutus, s'activent moyennement sous la pique puis tournent au vinaigre. Manque de force et de race, extinction des feux. Ils ne chargent plus qu'à regret et avec une pointe de brutalité. Beaucoup lancent de rudes coups de tête dès qu'ils sentent le contact avec la muleta. Jiménez, Luque, Adame s'appliquent à fracturer leur bouderie. Jiménez entreprend d'abord Mocito de la gauche mais sa faena est trop prudente. Il est plus convaincant avec Castigado, une biscotte noble prête à se briser. Jiménez, ventre en avant, tartine avec distinction une dissertation agréable. Il tue mal. Adame ne profite pas pleinement de la mobilité initiale de Napoléon qui finit par le lui faire payer. Il s'engage à fond devant Malacara qui ne vaut pas grand-chose. Luque se bagarre. Ses toros sont complexes et lui cherche, sur chaque passe, à peser sur eux. Il est un torero d'avenir, avec du fond. Il supporte les vellétés rageuses du manso Carpintero et parvient à extraire de Panadoso, un bouc sans forces, une composition qui a un certain chic, en particulier sur une magnifique passe en rond. Le public ne sort pas du congélateur. Au final aucune oreille, aucun tour de piste. « le monde est tout ce qui arrive ». La corrida, comme le monde du philosophe Wittgenstein est aussi tout ce qui arrive même s'il n'arrive rien. Ou pas grand chose. Samedi la corrida est goyesque et el Juli informatisé. Mecenaz, toro de zaldueño, est noble, faible, fade. El Juli, en verve, le configure. Il raccourcit les distances quand nécessaire, lui fait sentir ses fémorales pour faire monter la température, le tue, après un quart d'estocade, d'un coup de descabello made in Roberto Dominguez. 1 oreille. Le petit Libertador, une sorte de gros rat, sort comme un maboul. El Juli lui fait perdre d'emblée le goût de la cavalcade irraisonnée avec, à la cape, une splendide tauromachie lente et pédagogique. Libertador, toro sparadrap, attaque avec mesquinerie. Il colle à la muleta, il cherche les chevilles, et décroche avant la fin de la passe. El Juli lui laisse la muleta sous les yeux et, finement, l'oblige à allonger sa charge. Son estocade est foudroyante. Un clic. Libertador s'écroule en 3 secondes. 2 oreilles pour el Juli. Juan Bautista, en coupe 1 et 1 après deux combats âpres et hachés. Il s'est cogné deux toros réfractaires. L'un hésitant et brusque. L'autre hargneux et retors. Dimanche corrida concours. Elle a de la tenue. Les toros, même s'ils manquent globalement de brio, tiennent le coup après les 3 piques. Ils assurent avec plus ou moins d'envie. Le prix va à Secretario, fils d'Escritor et de Secretaria, un bon toro complet d'Escolar Gil. Il manifeste, lui, sous les piques et même après, cette vibration de la vraie bravoure, une colère rentrée, que le combat met à fleur de peau. Le petit, maigre et vaillant Veredero de Victorino Martin s'il avait moins trottiné aux piques, mais c'est sa nature, aurait pu décrocher la timbale. Espla, 1 oreille, l'a bien toréé de la gauche et en se détendant de plus en plus. C'était un toro rusé. Espla dira même après la course que, depuis 20 ans, il n'avait pas vu un Victorino aussi filou. Dimanche Arles a découvert un sacré torero. Le madrilène Sergio Aguilar, 28 ans. Il a coupé 1 oreille à un toro sans allant de la Quinta et une autre au bravo c'est à dire jamais complaisant Secretario. Sergio Aguilar, formé jadis par Antonio Corbacho, toréé selon l'évangile José Tomas. Il ne recule jamais devant les toros, les affronte toujours du point de vue de

l'infirmier, à portée du coup de corne. C'est un torero d'une absolue sincérité. La violence impassible qu'il s'imposait pour venir à bout de deux sérieux adversaires, faisait contraste avec la douceur de ses toques et le cérémonieux sans esbroufe de ses manières. On parlait de lui il y a quelques saisons. Puis les toros l'ont massacré et même cassé une jambe. Il est resté plus d'un an en cale sèche. On l'avait oublié. Il ressurgit avec du sang de marbre.

Jacques Durand